Vendredi 17 juin 2016

Sous le soleil bougon d'un mois de juin à demi entamé, parvenue à la hauteur du Club des Poètes, la Clément luxe émet un couinement caoutchouté puis s'immobilise sèchement devant le parking à motos. Lazare, après qu'il a sauté en voltige avec l'agilité du héros de *Jour de fête*, cadenasse soigneusement sa bicyclette. Il se relève, rectifie sa coiffure, remet en place sa cravate verte ornée d'une gidouille noire et traverse la rue de Bourgogne en songeant – tiens prends ça, Jean-Paul ! – que ceux qui parlent du néant se gardent bien d'y aller voir.

Mme Solidor, la concierge de l'immeuble, est plongée dans un article présentant Edmond de Rohan-Soubise dans son bureau, revêtu de son bel habit d'académicien.

Haute comme trois pommes, la gardienne est une jolie poupée tirée à quatre épingles. En apercevant Lazare, elle délaisse *Paris Match*, détaille avec inté-

rêt les pinces à vélo vert fluo et le veston aux manches légèrement trop courtes. Elle-même arbore une tenue étudiée, slim noir convenablement déchiré et pull *oversize* à col roulé en grosses mailles.

— Il est là, déclare-t-elle. Il vient de rentrer. Mais je vous préviens, il est de mauvaise humeur.

Lazare acquiesce. Normal. Oxymor est toujours de mauvaise humeur.

— Quoi de neuf dans le bas monde, joli bibelot ? s'enquiert-il.

— Primaire à gauche, monsieur Lazare, ça vient de sortir. Mélenchon va les atomiser !

— Et dans *Paris Match* ?

— C'est people-la Coupole. Il y a un article sur le comte de Rohan-Soubise, ma vie, mon œuvre, mon cul, tout ça. Notez, je me moque de lui et de ses manières d'aristo vieille France, mais il ne faudrait pas, j'adore ce qu'il écrit.

Le visage de Lazare s'éclaire. Elle adore ce qu'il écrit ! Il lui adresse un baiser de la main puis traverse la cour comme s'il s'agissait du lac des cygnes. Dédaignant l'ascenseur, il gravit les trois étages d'un pas léger. Sonne.

— Entre !

L'appartement d'Oxymor, hérité de ses parents, brille par sa banalité bourgeoise. Petites moulures, parquet point de Hongrie, disposition en étoile. N'étaient son ensoleillement sud-sud-ouest et une cave de belle dimension remplie jusqu'au plafond,

le trois pièces familial aurait été vendu depuis bien longtemps au profit d'un quartier plus accueillant.

— Salut, Oxy.

— Salut, Lazare.

— Vraiment trognon, ton petit bonbon du bas. Elle « adooore » ce que j'écris. Mais elle ne sait malheureusement pas qu'il s'agit de moi. Trop dure, la vie...

— Pas touche, *amigo*. Elle appartient à la copropriété.

— Elle te court toujours après ? Mais qu'est-ce qu'elle peut bien te trouver ?

Avec sa tête de mouton frisé, ses poils gris argenté et son regard mouillé, Ozymor Baulay produit sur ses semblables – surtout chez les femmes – une impression de profonde bienveillance mâtinée d'une promesse de tendresse infinie. Pour Louise, sa douce amie, c'est mal le connaître : il s'apparenterait plutôt à un œuf Kinder, une petite couche de chocolat et un jouet très moyen à l'intérieur.

— Mystère et boule de gomme, ajoute Lazare. Tu nous fais du café ?

Les deux amis se rendent dans la cuisine, Ozymor sort le Cona, remplit la lampe à alcool puis prépare la mouture qu'il verse dans la tulipe.

— Tu pourrais passer aux capsules, fait remarquer Lazare.

— Et toi, tu pourrais changer de bicyclette, elles ont fait des progrès depuis un siècle.

— Jamais. Le jarret de Jarry se retournerait dans sa tombe.

La Clément de Lazare est la réplique exacte de celle achetée par le jeune père d'Ubu aux établissements Jules Trochon, maison de confiance, 12 quai Jehan Fouquet, à Laval, en 1896.

Lazare Assayas est un grand échalas d'une quarantaine d'années, pâleur cadavéreuse, meilleur ami d'Oxy, spécialiste d'Alfred Jarry et de Julien Torma. Pataphysicien chevronné, il s'applique, comme Boris Vian, à penser à des choses auxquelles il pense que les autres ne penseront pas.

— Ce qui serait marrant, dit-il, ce serait de poser une fausse plaque rue Bellini précisant que « Edmond de Rohan-Soubise, académicien, a rêvé qu'il avait du talent devant cet immeuble ».

Lazare sort son portable, affiche une photo :

— Regarde, ajoute-t-il, j'en ai une nouvelle, je l'ai repérée avenue Hoche : *Paul Claudel, écrivain et diplomate, a perdu un soulier devant cet immeuble (1868-1955)*.

— Amusant...

— C'est bien la première fois que Claudel fera marrer les gens. On m'a signalé un Jules Romains qui a retrouvé des copains rue d'Assas et un Henri Bergson qui a éclaté de rire rue de Charonne. Une véritable épidémie. Tu devrais écrire un article là-dessus avant que quelqu'un ne le fasse à ta place.

Oxy sort deux tasses, verse le café. Avec précaution. Dispose sur un plateau, ajoute deux biscuits, se rend au salon. La pièce, relativement petite, comprend un canapé de couleur indéfinissable, une cheminée prus-

sienne en faïence verte, une table basse thaïlandaise grossièrement sculptée et deux petits fauteuils Ikea.

— J'ai trop de travail, grommelle-t-il. Je dois livrer les bains-douches et boucler mon Académie française. Et toi ?

— Comme toi, mon petit père, je livre à outrance pour *Le Sabre d'Oman* : les boutres en teck, les épices et l'encens, le désert, les dunes rouges et blondes, la fraîcheur des *wadis*, les amours contrariées, un chapitre par semaine, Schnock semble content.

Schnock, c'est Rohan-Soubise, pour qui Lazare écrit depuis près de dix ans.

— Pour l'Académie, il te reste qui ? demande Lazare.

— Je suis presque au bout. Dabadie, Finkielkraut et ton cher vieux Schnock, demain dix heures à son bureau.

Lazare émet un ricanement à rendre amoureuse une hyène du Botswana.

— Il va te faire admirer son Scorpion, son couteau de sacrifice maya. Un faux, soit dit en passant. Heureusement que tu n'as pas vingt ans et que tu es plutôt moche : il t'aurait fait visiter autre chose...

2

Le centaure césarien pourvu d'un plumeau dans le cul est toujours aussi laid. Et le nom du carrefour toujours aussi insupportable. Comment la mairie a-t-elle osé rebaptiser le carrefour Croix-Rouge, dont le nom remonte au XVIII^e siècle, en place Michel-Debré ? Une honte. Et comment l'ancien Premier ministre a-t-il pu être élu à l'Académie française, lui qui n'a jamais écrit une ligne à part quelques passages de la Constitution ?

Oxymor jette un coup d'œil vers la devanture de l'atelier Mercadal, rue du Cherche-Midi. Des rangées de chaussures et des sandales sagement alignées devant des miroirs côtoient le canapé de velours vert. Ambiance luxe faussement chaleureuse qui le laisse rêveur. Il y avait là, dans les années soixante, une boîte nommée Le Fiacre où Louis Baruc, dit « Louise », recevait le Tout-Paris – Karl Lagerfeld, Rubirosa, le duc de Windsor... – accompagné d'une faune de petits tapins blonds. « J'retrouve plus rien,

tellement c'est loin » chantait l'ami Léo. C'est vrai, c'est loin, songe Oxymor, je vieillis, je vieillis...

Paul Mistraki habite l'immeuble mitoyen, entre Mobaco Cottons et les montres Swatch. Six ans auparavant, grâce à Oxymor, il a publié au Mercure de France un manuscrit intitulé *A Noir* qui l'a conduit au Goncourt, contre toute attente. Fort de ce succès, deux ans plus tard, il a créé sa propre maison d'édition, les éditions Visconti, installées dans la rue éponyme. Il a également quitté son appartement rue Michel-Le-Comte pour rejoindre Saint-Germain-des-Prés, quartier plus conforme à son nouveau standing.

L'appartement, en duplex, est une ode aux années soixante et soixante-dix. Canapés « Kashima » Ligne Roset, table Knoll et chaises Tulipe, chaîne B&O, suspension Moon. Isabelle, la femme de Paul, est une blonde piquante chargée des relations presse et dont le rôle essentiel est d'organiser des dîners. Elle fut il y a bien longtemps amoureuse d'Oxymor et balança un certain temps entre les deux hommes. Paul et son sens des affaires l'avaient finalement emporté sur Oxymor et son sens de l'humour. Elle aime qu'ils se voient à trois, une ou deux fois par mois, afin de retrouver le parfum vénéneux de ces jeunes années.

— Salut, mon petit Oxy.

Paul lui tapote l'épaule. Bien qu'il soit plus jeune qu'Oxymor d'une dizaine d'années, il use à son égard d'un paternalisme aussi pénible que condescendant. Isabelle a remercié pour les fleurs, elle se met en

quête d'un vase capable d'accueillir l'énorme bouquet de roses blanches.

— Quoi de neuf, camarade ?

Oxymor sourit. Depuis qu'il a découvert avec quelque retard Thierry Lhermitte dans *Quai d'Orsay*, Paul distribue du « camarade » à en saouler le dernier des bolcheviks.

— Je bricole, répond-il en allant s'affaler sur le canapé.

— Ton projet de roman ?

— Ça rame...

Isabelle aménage les fleurs en couronne dans le vase, prépare un Martini blanc pour Paul, un rouge pour Oxymor. Elle pose un disque sur la platine, appuie sur un bouton.

— Musique d'ameublement, précise-t-elle, *Tapisserie en fer forgé* de ton ami Satie, mon Oxy.

— Merci, ma chérie.

— J'ai préparé un Parmentier de canard, une salade et une charlotte aux fraises, cela te convient-il ?

— Vous êtes un ange, mon ange.

Paul grimace. Il ne supporte pas ces minauderies.

— Cela lui va très bien, coupe-t-il, agacé. Je vous propose de regarder Mareuil avant de passer à table, je l'ai en podcast.

— Si cela ne nous coupe pas l'appétit, murmure Isabelle.

Jean Mareuil est l'auteur vedette des éditions Visconti. Son *Coeur en ligne*, grande et tragique histoire d'amour dans la veine Lévy-Musso-Pancol – refusé

par tous les éditeurs et reçu par la poste —, a cartonné à trois cent mille exemplaires. Et sauvé les éditions Visconti d'un probable dépôt de bilan.

— Ils se sont bien frités, prévient Mistraki. C'est tout bon pour les ventes. Pour ce numéro spécial été de *La Grande Librairie*, outre Jean Mareuil, François Busnel a invité Alice Zeniter, Michel Floquet, Olivier Norek, Anaïs Jeanneret et Edmond de Rohan-Soubise.

Paul allume l'immense télé à écran incurvé qui fait face aux canapés, lance le *replay*. La séquence qu'il recherche est située en fin d'émission.

— Ça commence ici, dit-il en stoppant le défilement. On se demande pourquoi on paye des maquilleuses.

En effet. Le fond de teint d'Edmond de Rohan-Soubise est inégalement réparti, ses pommettes sont trop rouges. Tel un coq en colère, il affronte un Mareuil au physique impressionnant : une centaine de kilos, oreilles décollées, nez à angle bizarre, un bloc de violence curieusement adouci par un sourire enfantin.

— Vous allez voir, poursuit Mistraki, je crois que Rohan-Soubise a traité Mareuil de « romancier d'aéroport ». Et que Mareuil l'a traité d'« antiquité du quai Conti ».

— Très belle allitération, fait remarquer Oxy.

— Tu nous fatigues avec tes figures de rhétorique, dit Mistraki. Regarde !

Pendant une minute trente, les deux hommes s'in-

vectivent en s'adressant des noms d'oiseaux jusqu'à ce que Mareuil, devant un François Busnel effaré, se lève pour tenter d'étrangler l'académicien. Au terme d'une esquisse de pugilat durant lequel le pauvre Rohan-Soubise peine à dégager son cou de poulet des poignes autoritaires de son assaillant, deux techniciens investissent le plateau pour les séparer. Sans cesser de s'invectiver, les deux hommes vont se rasseoir dans leur fauteuil. La caméra, cruelle, s'attarde un instant sur la perruque légèrement de travers de l'académicien. Zeniter éclate de rire, tandis que Busnel s'efforce tant bien que mal de reprendre les rênes de son émission.

Paul saisit la télécommande, éteint la télévision.

— Voilà, dit-il. Alors ?

— Génial, commente Oxymor. Mais c'est vraiment déséquilibré, ils ne boxent pas dans la même catégorie. Sauf pour les tirages.

— C'est d'autant plus amusant, souligne Isabelle, qu'il se murmure que notre ami Jean serait l'amant de Mme la comtesse de Rohan-Soubise.

— Elle est jeune, jolie, intervient Mistraki, elle est riche par sa mère, on se demande pourquoi elle a épousé son immortel qui joue les Aragon sur le retour en traquant les jeunes garçons. Mystère.

— Et moi, ajoute Oxymor, je me demande pourquoi elle sort avec Mareuil ! Il n'est pas ce que l'on peut appeler un Apollon !

— Ah, il a du charme, sourit rêveusement Isabelle. Quelque chose de sexy, si, si si !

— Peut-être a-t-elle été émue par le destin tragique de cet homme, propose Mistraki, jamais à court d'emphase. Perdre son fils et sa femme à quinze jours d'intervalle, cela peut justifier un amour vaguement compassionnel.

Il se lève, ouvre avec précaution la bouteille de champagne, emplit les verres.

— Pour couronner le tout, j'ai le plaisir de vous apprendre que Mareuil va postuler à l'Académie.

— Tu rigoles ? s'exclame Oxymor.

— Pas du tout.

— Il sait parfaitement qu'il n'obtiendra pas la moindre voix !

— Pas sûr, mec. En massacrant Rohan-Soubise, il vient peut-être d'en gagner deux ou trois. De toute façon, on s'en fiche totalement, c'est juste pour faire le *buzz*.

— Ce qui est certain, dit Isabelle, c'est que Mareuil n'aura pas celle du comte ! Allez, on passe à table ! Paul, tu t'occupes du vin !

Le vin en question est un Pétrus 98 délivrant des senteurs de fruits noirs nuancées de caramel, de moka et de vanille.

— On fête quelque chose ? demande Oxymor.

— Oui, répond Paul. On liquide le stock pendant qu'il est encore temps. Mareuil envisage de me plaquer pour aller chez Lattès.

— Sale coup pour la fanfare.

— Comme tu dis. Je sais que ton ami Lazare béné-

ficie de quelques entrées dans la maison, entrées féminines s'entend. Peut-être aurait-il des infos ?

— Je vais voir.

— Et tes petits mots académiques, demande Isabelle, ça avance ?

— Je termine ma tournée.

— Finkielkraut, c'est pour quand ?

— Demain dix-huit heures. Rendez-vous téléphonique.

— Il est comment, notre Finky ?

— Caustique. Il m'a appelé « mon petit gars ».

— Et son mot ?

— Variété.

— Pas terrible, décrète Mistraki.

— Tu as raison. Quand je pense que Maurice Genevoix avait reçu « attrape-nigaud », François Mauriac le mot « quelconque » et Ionesco le mot « cressonnière », cela avait une autre gueule.

— Et le mot de Rohan-Soubise ?

— Chrysopée.

— Ce qui veut dire ?

— La transformation du plomb en or.

— Cela lui va très bien, ricane Paul. Pendant que tu y es, parle-lui de Mareuil, on ne sait jamais...

Oxymor secoue la tête. Non.

— Tu veux qu'il me vienne de son bureau, c'est cela ? D'Ormesson m'a raconté le cas de Baudinard, un écrivain tout à fait acceptable qui s'est déjà présenté quatre fois. Rohan-Soubise, qui le trouvait trop gros, l'a torpillé systématiquement. Déclarant à qui voulait

l'entendre qu'au cas où il serait élu, on attendrait que le dictionnaire en soit à la lettre E pour lui refiler le mot « étron ». Il est comme ça, le Rohan-Soubise. Ton Mareuil a eu raison d'essayer de l'étrangler. Étron ! On tue des gens pour moins que ça !